

VII

Rauchenstein, 8 mars 18...

Je ne suis pas Loreley et je n'ai encore fait mourir personne ; ce qui est même plus étonnant, je ne suis pas du tout dangereuse ! Chez moi, tout est trop indiscipliné, trop brusque, pour plaire aux hommes. Quand je deviens tendre j'étouffe les gens, et l'on me repousse en s'écriant : Pas tant de véhémence ! — d'ailleurs, cela ne m'arrive pas souvent. Qu'y a-t-il par exemple de plus désagréable, que lorsqu'on vous tient la main en causant ? Cela fait éprouver une sorte d'angoisse ; il semble qu'on empiète sur votre liberté personnelle. Je n'aime même pas qu'on me regarde dans les yeux ; je crois lire une critique au fond de chaque regard, et j'ai peur de dire quelque chose de choquant. Je cause tout aussi bien qu'une autre, quand je me promène en forêt avec quelqu'un, marchant sans nous regarder ; mais dans un salon, les yeux dans les yeux, je dis à toute minute des sottises. J'aime bien mieux les éclairs ! Dès que j'entends tonner, surtout la nuit, j'ouvre ma fenêtre toute grande, et je regarde. C'est superbe, les montagnes, la forêt, la Lahn, qui apparaissent comme en plein jour, et puis tout d'un coup, la nuit noire ! Le clair de lune est aussi très beau, surtout en hiver, quand les lièvres sortent du bois et viennent jouer sur la neige ; en automne également, mais il faut que les cerfs brament ; ce cri a quelque chose de démoniaque qui fait frissonner et le clair de lune en paraît d'autant plus fantastique.

Ne me parlez pas de votre principe utilitaire ! A quoi servent les éclairs et le cri des cerfs, et qu'y a-t-il de plus beau ?

Me jeter dans les bras d'un cousin, peut-être ce garnement que vous avez si mal élevé ? Moi !

Je crois que si je me cassais une jambe, je rentrerais à cloche-pied plutôt que de me laisser aider par quelqu'un. Mais quand Dieu parle, me réfugier près d'un homme ; — pour cela non ! La mer est aussi une des voies de Dieu, et sa grandeur et sa simplicité doivent faire penser à la Bible. Je voudrais bien la voir ! Ce doit être, comme si l'on assistait à un fragment de l'histoire de la création, de rester jour et nuit, sans dire un mot, couché sur un rocher, à regarder monter les vagues. Avez-vous jamais eu cette idée-là ? Vous aimez ce qui a une grandeur titanique, — et vous venez me parler de coiffeur, à propos de mes cheveux, que personne n'a encore touchés que moi ! Si votre livre ne m'avait pas fait un plaisir surhumain, je serais presque furieuse contre vous. Aussi c'est ma faute : qu'avais-je besoin de vous parler de ma personne ? Cela ne pouvait vous intéresser, et je mérite que vous vous moquiez de moi.

Mon père trouve que c'est de ma part une affreuse indiscrétion de vous écrire et de vous faire perdre un temps précieux. Je lui ai dit que vous aviez envie d'avoir une fille comme moi. Il a ri, et a ajouté que vous ne diriez pas cela, si vous me connaissiez. Nous espérons tous deux avoir bientôt le plaisir de faire votre connaissance. Peut-être viendrez-vous nous voir pendant les

vacances ? Nous recevons beaucoup de savants, qui viennent de Wetzlar et de Giessen. L'évêque de Limbourg nous vient aussi très souvent ; et alors il y a des discussions terribles entre les chrétiens et les libres-penseurs, plus de tapage même que si nous avions dans la maison cinquante invités pour les chasses. J'irais très volontiers à l'Université, mais plutôt à Bonn et à Heidelberg, où l'on travaille le plus, et où sont les grands chimistes et les grands physiciens. Ces cours-là, je les suivrais sans en manquer un seul ; mais ensuite dehors, dehors, et chanter : "Gaudeamus !" J'aimerais encore mieux aller à Rugen, à cause des souvenirs païens. Y a-t-il par là de belles légendes ? Peut-être des histoires de revenants ? Nous en racontons souvent ici, seulement nous ne nous croyons plus les uns les autres et le frisson ne dure pas une demi-seconde. Mon père n'aime pas cela ; pourtant, il est bien obligé d'en rire.

Vous envoyer du lierre ? Non, Monsieur le professeur ! Cela ressemblerait à cette fénaison sentimentale, dont on garnit tous les livres de prières. Venez en cueillir vous-même. Il en pousse aussi à Rugen ; mais un savant comme vous ne voit pas ces petites choses qui n'ont pas d'histoires et pas de mérite artistique ; ce n'est que le bon Dieu qui les a faites ; il n'y a rien là d'intéressant.

J'aurais volontiers entendu votre conférence, cependant j'aimerais encore mieux que vous m'en fissiez une dans votre cabinet. Je n'ai pas besoin de fauteuil, je suis habituée aux bancs de bois, comme au pain noir sec, et je déteste tout ce qui est mollesse. Nous sommes faits de bois dur. Nous avons les membres robustes et les dents solides ; la fatigue est chez nous une honte ; nous l'écrivons Paresse ; je me couperais la langue avec les dents, avant d'avouer que je suis fatiguée.

Mon père répète souvent : — "Je me reposerai dans l'éternité, jamais sur cette terre." Il ne connaît pas le repos, et cependant sa haute taille est aussi droite, son pas aussi élastique, que s'il était au début et non au déclin de la vie. Vous auriez pour lui de l'adoration ! Il est si doux envers ceux qui pensent autrement que lui ; il dit que la contradiction est un crime de lèse-hospitalité. Moi qui ai toujours une contradiction au bout de la langue !

Votre conclusion ne m'a pas plu. C'était un plagiat et je m'en suis aperçue. Veuillez me donner votre propre prose.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

VIII

Greifswald, 13 mars 13...

Sérénissime Altesse,

J'ai reçu votre honorée, selon l'expression des commerçants et de nous autre vulgaire, et je suis tout confus que Son Altesse votre père se réjouisse de me connaître. Rien que cette parole est une sorte de décoration (on sait que je languis après elles), et je sais toute la condescendance qu'elle renferme.

(A suivre.)